

# Le Père Vayssière

ERMITE ET PROVINCIAL

1864 - 1940



[www.traditio-op.org](http://www.traditio-op.org)



L'ABEILLE

9, rue Mulet — LYON

# Le Père Vayssière

ERMITE ET PROVINCIAL

1864 - 1940



NOTES ET SOUVENIRS

recueillis par

Le Père Marie-Joseph NICOLAS

des Frères Prêcheurs



L'ABEILLE

9, rue Mulet - LYON

C'est un pur foyer de vie spirituelle qui s'est éteint parmi nous avec le P. Vayssière, « le saint Provincial de Toulouse » comme on l'appelait souvent dans l'Ordre de Saint Dominique où le caractère exclusivement surnaturel de sa personnalité était bien connu. Les quelques souvenirs que voici voudraient contribuer à prolonger l'effet de cette flamme qui était en lui et dont la vivante chaleur ne sera pas remplacée. Dans ses derniers jours, il ne savait plus voir dans sa longue vie qu'un enchaînement de tout ce que la Sainte Vierge avait fait pour lui : « Tout a été miséricorde dans ma vie, disait-il, et miséricorde de Marie ». Et il résumait cette miséricorde en trois grâces essentielles dont toutes les autres étaient sorties : grâce de la souffrance, grâce de la solitude, grâce de la révélation de la Vierge à son âme. Qu'il soit permis à ses enfants d'ajouter à cette énumération la grâce qui lui a été donnée pour eux que j'appellerai sa grâce de paternité. Suivons cet enchaînement qui nous donne l'interprétation surnaturelle de son âme et de sa vie.

## GRACE DE LA SOUFFRANCE.

Pour bien l'apprécier il faut comprendre quel fut l'élan de cette âme vers la belle et riche vie dominicaine. Séminariste, il était primesautier, ardent et impétueux de caractère. On le croit facilement car il l'est toujours resté.

Il y avait en lui une flamme. Cette flamme se faisait jour dès son Grand Séminaire, et l'objet habituel de son entretien avec son intime ami était la vie sacerdotale et le moyen de la rendre parfaite. Un jour il lut la vie de Lacordaire et, à une page quelconque, entendit en lui un brusque : « tu seras dominicain », qui le détermina à tout jamais. Il voulut donc se faire dominicain « pour prêcher » ; rien n'était plus net dans son esprit, et ce fut Lacordaire qui l'entraîna.

Entrant avec cette ardeur au Noviciat de Toulouse il y fut fort appliqué au travail de sa perfection et pleinement heureux : « Je suis trop content », disait-il avec crainte, à son Père-Maître, et il a raconté souvent avec quelle consolation il se répétait sans cesse les paroles du psaume, en les appliquant à son état d'orphelin : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a pris avec lui ».

Il commença brillamment ses études. Mais ces beaux débuts d'un sujet d'élite devaient aboutir autrement qu'on ne pensait. Une fatigue cérébrale profonde le rendit soudain impuissant à tout travail intellectuel. Il n'en guérit jamais entièrement, et ce fut la croix intime de sa vie. « J'en souffre encore », me confiait-il quelque temps avant sa mort. Il dut fermer ses livres et on l'envoya à Saint-Maximin où il acheva de se préparer au sacerdoce. Son Père Maître y fut le Père Colchen.

religieux de grande race, extrêmement bon mais passionnément austère et peu communicatif. Lui qui bravait toutes ses infirmités pour aller à matines la nuit quelque pût être son épuisement, il jugeait impossible qu'un si bon religieux put rester privé de la grâce de pratiquer les saintes observances monastiques par défaut de santé. Il lui fit entreprendre un jour une neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph qui devait consister à se lever chaque nuit en dépit de tout. Il pensait qu'un tel acte de foi ferait un miracle. Le huitième jour de la neuvaine, le pauvre novice n'avait même pas la force de se confesser. Le Père Colchen n'insista pas devant cette réponse de Saint Joseph. Les observances aussi bien que l'étude et la prédication étaient fermées à jamais au Père Vayssière. Aussi bien, quoique les aimant avec fidélité il insista toujours pour dire que l'essentiel de la vie religieuse et dominicaine n'était pas là. Mais, ajoutait-il, ce qui en est bien la condition essentielle, c'est l'*abnégation* et en cela il se rencontrait profondément avec le Père Colchen pour lequel il conserva toujours une immense affection.

Ce fut dans cet état de douloureuse impuissance qu'il fut ordonné prêtre. Alors commença dans sa vie le règne quotidien de la Messe. On garde gravé en soi comme un beau tableau le visage qu'il avait à son offrande du calice à l'Offertoire, ce visage levé avec l'hostie où on lisait une telle expression d'offrande et de foi. C'était le moment où il y avait en lui le plus de douceur, de pureté, de sérénité. Au moment de la communion ce visage semblait vraiment s'enflammer. Il disait : « Le prêtre, toute la journée doit rester ce qu'il était à l'autel, il doit vivre sa messe, être immolé et donné et en se donnant donner Jésus. »

Mais je parle ici déjà des dernières années. Une fois prêtre, après avoir collaboré quelque temps avec le Père Colchen comme Sous-Maître, il fut envoyé au couvent de Biarritz où il ne put rien faire. « Un jour, racontait-il, j'étais dans la salle commune en train de lire les journaux et aussi de causer avec tel ou tel Père. Le Père Provincial vint à passer et m'en fit un vif reproche... Mais que vouliez-vous que je fis ? Je ne pouvais ni lire, ni confesser, ni rien : je m'ennuyais. »

Cet état d'impuissance physique, le Père Vayssière allait jusqu'à le considérer parfois comme la plus grande grâce de sa vie. Pourquoi ? — parce qu'il apprit ainsi expérimentalement qu'il faut s'anéantir pour que Dieu règne. C'est de ne pouvoir rien faire par lui-même de ce qu'il aurait voulu qui le réduisit à ne s'appuyer que sur l'action de Dieu. C'est peu à peu sans doute que cette lumière se dégagea de son épreuve. Mais à la fin de sa vie la vertu d'abandon s'était épanouie en lui. Disons plutôt : l'état d'abandon. Il ne vivait plus qu'entre les mains de Dieu et de la Sainte Vierge. Nous savons tous comment il s'appliquait à ne jamais employer aucun mot qui eût paru mettre en nous le principe de notre effort. Il ne disait pas : aimez Dieu, mais : laissez-vous aimer. « Le laisser faire, c'est marcher à vol d'oiseau dans la voie de la sainteté »,

Une telle attitude lui permettait de dépasser bien des souffrances. Il gardait cependant encore plus de sensibilité que d'aptitude à s'évader des mille choses pénibles de la vie. La croix fut son état habituel et il n'aurait pas voulu qu'il en fut autrement. Il la trouvait toute naturelle et surtout nécessaire : « C'est une miséricorde de Dieu », disait-il. Je me souviens d'un Ven-

dredi-Saint, peu de temps avant son élection au provincialat. Il était venu au couvent de Saint-Maximin pour remplacer notre Père Maître absent et faire les offices de la Semaine Sainte. J'entrais chez lui après l'office du matin. Il semblait comme enivré par sa communion. Avec une extraordinaire éloquence, il me montra que la croix est le centre de tout ici-bas : « La croix est la substance de la vie ». Je le vois encore ouvrant grand les bras en me parlant de l'identification de notre destinée avec celle du Christ. Il apprenait aux âmes une formule à dire aux heures de souffrance et qui était sa formule. « Il faut souffrir. Donc je veux souffrir. Je veux *bien* souffrir. Je ne veux pas *moins* souffrir. Je veux mourir pour *vivre*. Je veux vivre pour *glorifier Dieu*. Et je sais qu'en glorifiant Dieu j'aurai tout mon bonheur ».

Ce qui, plus que tout peut-être, fit de son état d'impuissance une grâce, fut l'humilité qu'il y puisa. Il n'est pas facile de parler de l'humilité des saints. « Dans l'histoire de mon âme, dit Sainte Thérèse de Lisieux, il y a des pages qui ne se liront qu'au ciel ». Pour bien en parler, en effet, il faudrait montrer les misères que Dieu laisse en eux, ces fautes « qui ne font pas de peine au Bon Dieu » mais qui étonnent les hommes. Or, les hommes ne savent pas le côté intérieur et caché de ces difformités, ils ne voient pas l'humilité qu'engendre cette humiliation. Dans l'âme du Père Vayssière cette humilité était merveilleuse. Il ne se considérait lui-même que pour admirer la grâce de Dieu dans les moindres choses de sa vie. Or, je crois que l'expérience et surtout l'acceptation quotidienne de ses impuissances a été la grande maîtresse de son humilité. Etant Provincial il disait : « On m'a mis là, je l'accepte. C'est pour moi humiliation conti-

muelle... Mais je suis content de faire la volonté du Bon Dieu, et je le bénis de me tenir dans ma petitesse ».

Hâtons-nous de dire qu'il exagérait en se croyant si totalement inapte. C'est bien vrai qu'il ne pouvait prêcher sauf quand le devoir d'état l'y obligeait absolument, ni briller beaucoup dans la conversation et les relations d'affaires. Mais quelle éloquence souvent *admirable* dans ses entretiens intimes : le geste, l'accent, la phrase imagée, vigoureuse, tout y était. Et c'était toujours des synthèses doctrinales fort complètes. Il avait l'intuition de ce qui est essentiel dans chaque sujet. Oh, certes, je ne me suis jamais étonné qu'avant sa maladie il ait pu rivaliser en théologie avec le futur Père Pègues, ni qu'il ait eu l'ambition de prêcher aux foules.

Ne pensez pas non plus que tout fut douleur dans sa vie. Comme les âmes très renoncées, très dépouillées qui ne cherchent à s'installer dans aucune satisfaction, il goûtait pleinement les moindres joies dans lesquelles il voyait toujours une attention de la Providence. On serait infini à raconter les petites « consolations » du Père Vayssière, le don qu'il avait de « reconnaître » la grâce en toutes choses. En réalité il renonçait perpétuellement à tout don et à toute joie, et ce qui passait en lui de lumière et de douceur, il le recevait comme un don de la Sainte Vierge, comme un signe d'amour, oui, un signe qu'elle était là et pensait à lui.

#### LA GRACE DE LA SOLITUDE.

Il l'appelait aussi la grâce de sa vocation magdaléenne. Il n'aurait certes pas choisi de lui-même cette destinée. Quand, en 1901 ses supérieurs, pensant pro-

blement qu'il n'était bon qu'à prier et que d'ailleurs on pouvait tout lui demander, le nommèrent chapelain de la grotte de Sainte Marie-Madeleine à la Sainte-Baume, ce jeune religieux de trente-sept ans frémit. Il aurait frémi bien davantage encore s'il avait su qu'il devrait y rester trente-et-un ans. Dieu lui avait enlevé l'étude, les observances, l'apostolat de la parole. Il achevait maintenant le dépouillement en lui enlevant la vie commune et la société normale des hommes. La Sainte-Baume est un lieu magnifique, un vrai lieu de contemplation. Il n'est pas un dominicain de la Province de Toulouse qui n'y ait goûté des moments de sérénité et de plénitude inoubliables, dans le sentiment si bienfaisant de l'accord entre la voix des choses et la prière de l'âme. On ne saurait décrire cette vaste et pure solitude dont l'âme est encore plus saisissante que les formes épurées. Mais s'ensevelir là pour y vivre est une redoutable épreuve. Les jours d'hiver sont parfois sinistres, la forêt par les pluies d'automne est triste et froide à pleurer. Le plateau du Plan d'Aups, quand y souffle le mistral, est un vrai désert âpre et dépouillé. Et quel isolement sur la haute et longue crête balayée par un vent furieux ! Le silence des choses finit par ressembler à la mort. Le problème pour celui que l'obéissance faisait ermite, était d'accepter cette solitude, de l'épouser, d'en épuiser la grâce. Il le fit et voilà pourquoi il est devenu un contemplatif.

Il a raconté à beaucoup d'entre nous comment se décida sa vocation. Il était en train de s'habituer à descendre tous les jours à l'hôtellerie des pèlerins où il pouvait trouver un peu de compagnie, de conversations et des journaux. Une fois, se trouvant à une bifurcation, il eut l'intuition qu'il ne fallait pas continuer à descendre. Une lumière subite lui montra le néant de

ce qu'il allait chercher : « Que vas-tu faire ? te distraire... Eh bien, tu n'iras pas ! » Ce fut aussi net que le « tu seras dominicain » de sa jeunesse. Cette fois cela voulait dire : « tu vivras de l'esprit de la grotte, tu seras un contemplatif ». Il prit l'autre chemin, celui de sa nouvelle vocation. Depuis ce jour, ajoutait-il, « je ne me suis jamais ennuyé ». Il eut même pendant un mois environ des consolations abondantes : la solitude lui faisait fête. Puis il retomba dans son état habituel, « sécheresse coupée d'éclairs », selon son expression. Mais il resta fidèle.

Longtemps, pas un journal ne pénétra dans la petite maisonnette attenante à la grotte, où il habitait avec son fidèle compagnon, le Frère Henri, qui redit le charme de la vie commune avec lui. Il n'eut d'autres relations avec le dehors que celles que lui imposait son ministère, en particulier avec les Sœurs de Béthanie dont il fut le vrai père et le soutien constant et même pendant quelque temps l'aumônier en titre. Plus tard, les pèlerins se firent plus nombreux et il ne suffit même pas à les accueillir pendant la bonne saison. La maison des retraites de Nazareth qu'il avait fondée en 1931 l'absorba. Et depuis le retour du Noviciat à Saint-Maximin en 1920, il commença à exercer une influence pénétrante sur les jeunes générations de sa Province dominicaine. Il n'était donc plus tout à fait ermite, sinon pendant six mois de l'année, quand il fut élu Provincial en 1932. Mais toute son action était un rayonnement de sa solitude. La solitude avait pénétré si avant dans son âme qu'elle le forma pour toujours. Elle eut beau diminuer peu à peu autour de lui, la grâce de cette solitude ne put le quitter. Là il devint cet homme d'oraison et de contemplation *continue* que nous avons connu. Ici encore, je raconte l'histoire d'un

arbre qui ne s'est fait connaître que dans le plein achèvement de ses fruits, mais ses racines sont bien dans la grotte de Sainte Marie-Madeleine. Tout le monde se souvient de l'attitude qu'il avait gardée, étant devenu Provincial, dans les couvents qu'il était revenu habiter. Droit, grave et pacifié, il paraissait toujours avoir conscience de porter Dieu. En vieillissant il était devenu comme diaphane. Lui, si gai, dont la physionomie était si expressive, si mobile, il n'entrait pas au chœur ou même dans les lieux réguliers sans le visage même qu'il avait à l'autel. Il restait à genoux pendant toute son oraison qu'il faisait très immobile et les yeux fermés.

Il confia un jour à l'un de ses enfants sa méthode d'oraison : « Je commence par renoncer à tout ce qui pourrait sortir de moi. Puis je me mets tout entier dans les mains de la Sainte Vierge et je reste là ». Il semble qu'il reçut dans les dernières années de sa vie une lumière très nouvelle sur l'oraison de silence et de passivité. On avait l'impression que cette lumière le libérait, lui montrait la véritable manière de prier à laquelle depuis longtemps tendait toute son âme. A combien d'âmes a-t-il essayé de communiquer cette lumière ! Voici ce qu'il dit un jour à l'une d'elles : « Il faut être des contemplatifs... Il faut le silence... mais le silence intérieur, le silence des puissances... Il faut aller à Dieu dans la pure foi. *Il faut se retirer de soi avant tout* pour être attiré par Dieu... Dieu n'est rien de ce qui est et il n'est nulle part... Il faut aller à lui... *Sto ad ostium et pulso*... C'est dur parfois... Il faut se frayer un passage à travers soi-même et à travers les créatures. Mais je l'ai remarqué : plus l'oraison est sèche, plus il y a de la lumière dans la journée. Plus il y a d'anéantissement, plus il y a d'activité

divine dans la journée... Quand vous ne sentez rien en vous, croyez à cette parole de Notre-Seigneur : « Mon Père et moi nous agissons sans cesse »... Et alors dans ce vide, devant Dieu, qu'est-ce que fait Dieu ? — « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui donne son Fils unique ». C'est le don suprême, le don de Dieu à l'homme... Il y a une objection : et l'Humanité du Christ ? Mais on ne l'oublie pas : on passe par elle. On est pris, on est possédé par le Christ. Cette union au Père, c'est la cime de l'âme du Christ. On est possédé, on est entouré du Christ... Cela suppose un dépouillement... Mais une telle oraison n'est pas seulement un terme. C'est un creuset. Elle-même dépouille l'âme. *Sto ad ostium et pulso*. Il faut y aller, à cette porte, frapper... Et nous dominicains, nous devons être des contemplatifs *par état*, pour connaître Dieu, pour connaître les âmes, le rien de tout et le tout de Dieu... On ne sait pas ces choses-là, on ne les dit pas. Et maintenant que je commence à les savoir... je vais mourir ». Il disait ces choses avec un visage illuminé, un visage de témoin. Et quelle énergie !

Cette oraison de foi n'était que la concentration forcément momentanée de tout son être dans ce qui faisait les sentiments habituels de ses journées. « Mon juste vit de la foi », répétait-il sans cesse, « il vit de l'esprit de foi, non par à-coups, à certains moments, mais en permanence... On a la foi, mais on ne s'en sert pas, on juge avec son jugement humain, on veut avec une volonté naturelle. » Mais croire à quoi ? — Croire à Dieu, à Dieu qui est amour. « Le fond de l'Être de Dieu est l'Amour. Vous êtes aimé de Dieu. Son amour est un Océan sans rivages... c'est un amour éternel ! Son amour nous submerge, nous étreint. Voilà la vérité qu'il faut croire... Croire en l'amour de Dieu

en toutes choses, *comme cela grandit tout !... On est continuellement dans le battement perpétuel de son cœur... Livrez-vous à l'amour, voilà votre tente. Demeurez-y dans chaque volonté qui passe... Là il n'y a rien à craindre et tout à espérer !* Ce n'est pas toujours facile... Car Dieu est un feu dévorant et consumant qui dévore en nous tout ce qui n'est pas Dieu. Livrez-vous à l'Amour pur par pur amour et vous vous sanctifierez.»

Il ne voulait pas qu'on se contentât de croire par l'esprit, il voulait qu'on adhérât par le cœur, qu'on communiât à cette Volonté de Dieu, à cet « amour qui nous assiège de toutes parts » et qui est le dernier mot de tout ce qui fait jouir ou souffrir. Il voulait qu'on ne fit que cela : l'effacement de tout soi-même devant l'être et l'action de Dieu, se laisser faire, en sachant que cela veut dire : se laisser aimer ; — mais aussi « étreindre Dieu à tout instant en faisant sa volonté, puisque la Volonté de Dieu c'est Dieu ».

« Tout accepter, tout, absolument tout comme venant de son cœur... tout ce qui arrive est expression de son amour. C'est notre seule manière de posséder Dieu. Dieu nous ne le voyons pas, nous le tenons par sa volonté. Par elle nous pouvons communier à Lui, Dieu mène tout et Dieu mène à Dieu. Donc en tout ouvrir l'âme à son amour qui en tout nous attire... Jésus nous prouve moins son amour par ses douceurs et ses consolations que par ses volontés que chaque instant nous apporte. Les douceurs ne sont qu'un incident passager et rapide... ses volontés constituent la vraie trame de notre vie. Elles sont le jaillissement continue de son cœur, et la manifestation intarissable, l'expression permanente de son amour pour nous ».

Un soir à la Sainte Baume, nous étions dehors. « La volonté de Dieu, mon enfant, ne cherchez pas autre

chose... C'est comme pour ma réélection. Tout semblait humainement s'y opposer. Aussi je suis bien tranquille... « *Adjutorium nostrum in nomine Domini* »... et puis, avec un geste large et d'une grande force qui me montrait tout le ciel et tous les horizons de sa Sainte Baume : « *qui fecit coelum et terram* ». Nous nous appuyons sur la Toute-Puissance qui a fait le ciel et la terre ».

Mais pourquoi insister, c'était sa prédication constante, l'esprit même de sa vie qu'il nous donnait en nous disant cela : « Je dis la même chose à tout le monde, concluait-il avec sa simplicité inimitable, je ne sais plus que ça. Et ça va à tout le monde. Tout le monde est content ». Surtout il le vivait lui-même et il l'avait appris dans le livre de son cœur. Cette communion à l'amour de Dieu à travers tout ce qu'il faisait ou subissait, c'était sa contemplation perpétuelle, « unie à l'action, disait-il, comme l'âme l'est au corps ». Il en était arrivé à l'état qu'il définit ainsi : « Dans l'âme religieuse, le passé et l'avenir ne comptent pas. Le moment présent seul compte, où elle est en communion avec l'infinité de Dieu. »

#### LA GRACE DE L'INTIMITÉ MARIALE.

Mais j'ai hâte de montrer la place que tenait la Sainte Vierge dans tout ce qui vient d'être dit. Elle était le moyen universel, l'atmosphère même de sa vie spirituelle. Cet état de dépouillement et de toute pure union à Dieu seul, c'est elle qui l'établissait en lui et qui le maintenait et qui l'avait voulu. « C'est la Sainte Vierge qui a tout fait. Je lui dois tout, tout », disait-il souvent. Elle avait été la mère qu'exigeait le sentiment de sa petitesse, la douceur suprême au plus profond de

son renoncement, la fécondité de sa solitude et l'inspiratrice de son oraison. Il ne prenait conscience d'aucune des grâces de Dieu sans prendre en même temps conscience de la voie par laquelle elles lui venaient. « Tout est grâce » ; donc, pensait-il, la Sainte Vierge est en tout très intimement là.

Tous les saints ne se placent pas ainsi dans le Cœur de la Sainte Vierge comme au centre de leur vie spirituelle. Il faut pour y parvenir une lumière, une révélation de la Sainte Vierge qui suppose un choix de sa part. Le Père Vayssière l'eut à un degré exceptionnel. C'est le propre de l'âme mariale, cet instinct de trouver Dieu en Marie, d'avoir même une jouissance particulière à en prendre conscience, à lui rendre gloire ainsi en s'offrant non seulement par ses mains, mais d'abord à elle, sachant bien que tout ce qui est à elle est à Dieu, que c'est un effacement total et parfait de la mère devant le Fils. Ce sens de la transparence de Marie explique la manière dont le Père Vayssière en parlait. Tout ce que nous avons dit sur son oraison et sur sa vie de foi montre assez quel était le fruit d'une telle donation. J'ai trouvé même cette pensée de lui si profonde... : « La Sainte Vierge n'a plus la foi, mais elle la garde *pour nous*. Il faut aller chercher la foi à sa source. Jésus-Christ n'a pas eu la foi. La source de la foi, c'est Marie ». « Toute la vie spirituelle est là dedans, dans cette donation à l'Infini amour. Mais n'oublions pas qu'elle se fait dans les bras de Marie, dans la grâce de son rôle maternel »... Marie, c'est comme un grand fleuve qui nous porte au Christ... Mais il ne faut pas croire que Marie, Notre-Seigneur, ne soient que des étapes pour arriver au Père. Non ce n'est pas cela : Marie, le Christ, Dieu, c'est *un tout*, c'est de *l'inséparable* ! »

Il sentait cela par instinct, mais il le justifiait aussi par une doctrine mariale qu'il suffirait de développer pour faire une belle œuvre. « La Sainte Vierge n'est que mère... n'est mère que de Jésus, c'est Lui qu'elle enfante dans l'âme... Toute l'action de Marie s'écoule vers Jésus... On ne saurait concevoir en elle une parcelle quelconque de son activité qui n'aurait pas Jésus comme objet et comme fin. C'est sa mission. Elle est mère. Son rôle de mère est de nous donner la vie divine en échange de tout ce qu'elle nous aide à sacrifier... C'est l'Esprit-Saint lui-même qui a créé et préparé le Cœur de Marie et qui a creusé en lui des profondeurs ineffables. Il en a fait un cœur de mère, et pas d'une mère quelconque, mais de la mère d'un Dieu... et c'est avec ce cœur fait pour un Dieu, avec ces tendresses réservées à Dieu que Marie aime l'humanité, que Marie aime chacune de nos âmes. »

Le mystère de Marie, pour lui, c'était celui de la perpétuité du mystère de l'Incarnation Rédemptrice auquel peut en toute vérité communier chaque âme humaine. Comme Jésus est venu dans le monde, ainsi vient-il vivre en nous. « C'est la loi de Dieu qui depuis l'Incarnation se renouvelle à travers les âges et dans toutes les âmes qui veulent être fidèles et réaliser le même mystère d'amour : Jésus. »

C'est dans la méditation de ce rôle vivificateur de Marie qu'il puisait sa doctrine du contact à maintenir toujours, de la dépendance à rendre tous les jours plus étroite et plus totale. « Plus on est à Marie et à son action, plus on est en voie d'union à Dieu, de *revivre Jésus*... Il faut vous établir spirituellement en Marie comme un enfant dans le sein de sa mère. Plus nous sommes unis à elle, plus elle nous vitalise. C'est elle, c'est Marie qui nous forme... La voie de fidélité fi-

liale à Marie, c'est la vraie voie, croyez-le, c'est *revivre la vie même de Jésus à Nazareth.* » Et si l'on avait trouvé quelque chose de trop métaphysique dans ces considérations, il concluait tout simplement avec une extraordinaire et limpide tendresse : « La Sainte Vierge est une maman. Elle nous aime comme une maman. Il faut l'aimer comme une maman. » Pourtant le Père Vayssière n'avait pas joui de sa mère morte jeune. Il n'avait pas appris de la nature ces sentiments qu'il est si bon et si beau ensuite de transposer dans l'ordre de la grâce et des choses spirituelles. Non, il n'avait pas eu d'autre mère que la Sainte Vierge et c'est d'elle qu'il avait tout appris, même les délicatesses les plus humaines de son cœur. Un jour j'étais dans un tramway avec lui. Près de nous était assise une jeune maman qui tenait dans ses bras son enfant. Après avoir regardé un moment, le Père me prit le bras et dit : « Voyez... Cela me fait penser au Bon Dieu... Voilà ce que nous sommes entre ses bras. C'est curieux, quand j'étais jeune, je ne faisais aucune attention aux enfants... Mais maintenant, ça me touche ! »

On comprend combien l'humilité du Père rendait facile une telle dépendance : « Il faut se faire enfant, il faut se faire petit ». J'ai compris près de lui que la vraie dévotion à la Sainte Vierge était inaccessible aux orgueilleux. Toutes ses paroles sur la Sainte Vierge sortaient d'un cœur simple et dépouillé.

Il en avait conscience. Plus on est petit, disait-il, plus on lui permet d'être mère. L'enfant est d'autant plus à sa mère qu'il est plus faible et plus petit... La perfection de la voie d'enfance dans le plan divin, c'est la vie en Marie.

Le Père se nourrissait continuellement et de plus en plus de la doctrine de Sainte Thérèse de Lisieux.

mais c'est dans cet esprit qu'il l'interprétait et se l'appliquait. Il définissait ainsi l'enfance spirituelle : « avoir Marie pour mère et le savoir ». Il n'aimait pas qu'on trouvât « sensible » la dévotion à la Sainte Vierge : « C'est dans la foi qu'il faut voir toutes choses et croire qu'elle nous vient de Marie ».

Cette grâce d'intimité mariale, il la devait d'abord à l'état de petitesse où il avait été réduit et auquel il avait consenti. Mais il la devait aussi à son Rosaire. Dans les longues journées de solitude de la Sainte Baume, il avait pris l'habitude de dire plusieurs rosaires dans la journée, parfois jusqu'à six. Il le disait souvent entièrement à genoux. Et ce n'était pas une récitation machinale et superficielle : toute son âme y passait, il le goûtait, il le dévorait, il était persuadé qu'il trouvait là tout ce qu'on peut chercher dans l'oraison. « Récitez chaque dizaine, disait-il, moins en réfléchissant qu'en communiant par le cœur à la grâce du mystère, à l'esprit de Jésus et de Marie tel que ce mystère vous le présente... Le Rosaire, c'est la communion du soir (ailleurs : c'est la communion de tout le long du jour) et qui traduit en lumière et en résolution féconde la communion du matin. Ce n'est pas seulement une série d'Ave Maria pieusement récités, c'est Jésus revivant dans l'âme par l'action maternelle de Marie. » Ainsi vivait-il dans ce cycle sans cesse en action de son Rosaire, comme « entouré » par le Christ, par Marie, selon son expression, communiant à chacun de leurs états, à chacun des aspects de leur grâce, pénétrant par là et demeurant dans les abîmes du Cœur de Dieu : « Le Rosaire, c'est un enchaînement d'amour de Marie à la Trinité ». On comprend quelle contemplation c'était devenu pour lui, quel chemin pour l'union pure à Dieu, quel besoin, semblable

à celui de la communion. Et quand on le voyait constamment manier les grains de son rosaire, on pouvait penser que chacun d'eux était devenu pour lui comme un signe sensible et presque parlant, un mémorial de toutes ses pensées, de toute la contemplation accumulée pendant de si longues années.

#### LA GRACE DE LA PATERNITÉ.

Longtemps retiré de la vie dominicaine normale, condamné même pendant les expulsions à revêtir la soutane (la nuit pourtant il ne se couchait que dans sa robe blanche), privé du rayonnement large et lointain qui est le propre de l'apostolat dominicain, il entendait toujours dans son cœur la voix de sa jeunesse : « tu seras dominicain ». Alors voici comment il comprit le sens de sa mission : représenter l'Ordre de Saint Dominique à la grotte de la pénitence et de la contemplation. Elevé au-dessus de toutes les réalisations extérieures de son idéal, il porta dans son cœur en silence son Ordre tout entier, il comprit l'essence de la vocation dominicaine, il comprit surtout qu'elle était une *vocation* au sens fort du mot, c'est-à-dire un appel de Dieu, la Volonté essentielle de Dieu sur certaines âmes, sur la sienne. Il comprit que cette Volonté de Dieu se traduisait dans une Règle dont les moindres détails en devenaient sacrés, mais qu'elle visait avant tout à réaliser une certaine forme de sainteté, une certaine manière d'imiter Notre-Seigneur, un quelque chose de plus haut que toute théorie, qui avait été une première fois réalisé en Saint Dominique et qu'il fallait revivre en union avec lui. Il serait trop long de raconter et de décrire ce que fut en lui cette grâce d'union filiale à Saint Dominique. Magnifique épa-

nouissement de la grâce de fidélité à la vocation. Elle avait un sens assez profond pour indiquer à tout religieux de quelle sorte doit être sa dévotion à l'égard du Père de son Ordre. Elle le préparait sans qu'il put s'en rendre compte à être le représentant de Saint Dominique parmi nous. Sans doute ne l'eut-il avec la plénitude que nous lui avons connue qu'une fois nommé Provincial.

Il a dit lui-même qu'en disant la messe du 4 août, peu de temps après son élection, il s'était senti intérieurement poussé avec force « à se donner à Saint Dominique ». Cette grâce a dominé tout son Provincialat. Je ne raconterai pas ici ce qui a rempli ces huit années si pleines et si lourdes. Notre Révérendissime Père général nous a écrit qu'il n'avait pas vu de provincialat plus fécond en réalisations. Lui-même constatait avec réconfort que « malgré tout la Sainte Vierge avait beaucoup fait pendant qu'il était là ». Tout le monde admirait les voies de la Providence qui le tirait de sa tranquille vie d'ermite à l'âge où d'autres prennent leur retraite, pour le plonger dans les soucis, les voyages, les embarras de toute sorte. Mais il se prêtait à tout avec simplicité. Il avait trouvé dans sa solitude le secret d'étreindre Dieu en toutes choses en faisant en tout sa Volonté. Il pouvait quitter sa Grotte.

Au contraire, sa grâce ne pouvait plus que s'épanouir et elle avait besoin de cette mission pour prendre sa forme plénière, en devenant une grâce de paternité. Plus que jamais ses impuissances lui seraient une cause de dépouillement et d'humilité ; plus que jamais son oraison se ferait pure et élevée, sa foi se tremperait au contact des contingences qu'elle surmontait toujours. Plus que jamais surtout, ayant tant à faire et à penser, il se réfugierait entre les mains

de la Sainte Vierge. Sa grâce mariale n'a fait que croître et s'approfondir jusqu'au bout : « La Sainte Vierge est un agent essentiel de la vie spirituelle, surtout dans les états les plus élevés ». Quelques jours à peine après sa première élection, il me dit avec un air étonnamment décidé : « Puisque me voilà Provincial, je vais en profiter pour me perfectionner. » On reconnaît bien là sa correspondance immédiate à l'intention même de la Volonté Divine, son don de voir l'essentiel d'une situation et de le dégager d'un mot. Il fut fidèle à son propos. Et son rôle fut avant tout d'être une source, un foyer spirituel dans la Province, un père. Grâce de paternité, communication à son cœur du don qu'eût celui de Marie de donner Dieu en se donnant. Il nous aimait tous « avec un cœur de père et de mère ». Il est vrai qu'il était parfois timide, « sauvage », comme il disait, avec ceux qui ne voyait en lui que le supérieur. « Souvent, disait-il, quand un Père vient me parler, je suis crucifié par mon impuissance, mon manque de moyens. Je ne sais que lui dire. Je souffre, j'offre ma souffrance au bon Dieu pour celui qui est là. » Il n'était tout à fait à l'aise que quand il pouvait librement parler de Dieu, quand il pouvait se mouvoir sur le terrain purement surnaturel qu'il n'a jamais pu quitter, même en quittant la Sainte-Baume. Quelqu'un me disait : « Cet homme est le cœur de sa Province. Toute la Province vivait en lui. » Rien de plus juste : il se passionna pour elle.

#### LA GRACE DE LA MORT.

La santé du Père Vayssière s'était sentie fortement atteinte pendant la guerre. Mais toujours plus ou moins malade comme il était, il fut d'abord étonné d'appren-

dre que c'était grave et qu'il fallait subir une dangereuse opération. Il accepta immédiatement la situation et décida qu'il irait jusqu'au bout. « C'est ma charge et ma vie, dit-il, qui s'achève sur la croix. Il y a eu tant de déficiences dans l'exercice de ma charge qu'il fallait bien que je souffre un peu pour la Province pour réparer. Et maintenant, ma vie, mes souffrances, mes prières, c'est tout pour la Province. » Le Rosaire autour du cou, il ne cessait de l'égrener. En face de lui était une armoire à glace qui reflétait la statuette de la Sainte Vierge placée sur le mur : « Comme ça, je l'ai toujours devant moi, confiait-il volontiers à ses visiteurs. Il se laissait faire comme un enfant. Son âme vivait dans un sentiment souvent débordant d'action de grâces. Le 15 août, il demanda à un Père originaire comme lui de Rocamadour, de célébrer la messe dans une intention d'action de grâces pour toutes les grâces qu'il avait reçues de Marie dans sa vie terrestre. Ayant reçu en cadeau un chapelet en or, il l'envoya au cher sanctuaire du pays natal en gage de reconnaissance. C'est après cette fête de l'Assomption que je le revis pour la dernière fois. Il me dit : « J'ai eu de grandes grâces en cette fête du 15 août. J'ai compris clairement qu'il fallait que j'offre ma vie pour la Province. Je ne sais pas si je vais mourir, ce sera comme le bon Dieu voudra. Mais sa volonté c'est que j'offre ma vie pour la Province. Et maintenant.. j'attends.. je suis tranquille... je suis content. » A un autre, il disait : « C'est comme maintenant où je vais mourir, je ne peux même pas songer à la mort. Je songe que je vais faire la volonté de Dieu en mourant, comme quand je prenais le train pour Toulouse ou que je partais de la grotte pour aller à l'hôtellerie. « Mon enfant, disait-il encore, comme une suprême confiance de son

expérience et de sa sagesse, ce qui manque au religieux, c'est l'*abnégation*. On se recherche en ceci ou en cela, voilà pourquoi on ne s'unit pas à Dieu. » Et il reprenait : « Oui, même ceux qui sont vertueux et méritants, ils ne renoncent pas à eux-mêmes. Aussi leur vie spirituelle se traîne. »

Il devina le jour de sa mort : « J'ai manqué le 8 septembre et le 15 août ; je ne manquerai pas le 15 septembre. » Il ne le manqua pas en effet. Le 14 septembre, vers trois heures de l'après-midi, il eût une crise subite qui l'emporta en peu d'instant. On était aux premières vêpres de Notre-Dame-des-Douleurs. Huit ans auparavant, jour pour jour et presque heure pour heure, il signait son acceptation de la charge de Provincial. Il arrivait exactement à son terme, la dernière goutte du calice était bue, tout était consommé. Sur son agenda, le matin même, il avait écrit cette phrase de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Ma gloire à moi sera un reflet sur mon front de la gloire de ma mère. »

On transporta sa dépouille au petit cimetière de la Sainte-Baume, au pied de la grotte. Il avait eu, qui le croirait, la tentation de demander un autre lieu de retraite et de sépulture. Mais peu de temps avant sa maladie, en marchant dans la grande forêt qui avait été la confidente de son isolement, de ses dépouillements et de ses grâces, il entendit en lui une voix de reproche : « Tu es un ingrat. » Que son humble tombe reste dans ce lieu saint comme un témoignage de sa reconnaissance pour tout ce que son âme y reçut avec simplicité et fidélité.

*Extrait de « La Vie Spirituelle », Avril 1941.*

---

---

# La Vie Spirituelle

REVUE DE FORMATION RELIGIEUSE

■

Publie chaque mois des articles de doctrine, des vies de saints, des textes anciens, des notes d'apostolat, des chroniques.

Elle traite toutes les questions concernant la spiritualité, et éclaire les chrétiens sur les richesses de la vie intérieure. Elle s'impose à quiconque veut vivre à fond son christianisme.

■

Abonnement : Un an, 50 fr. - Six mois, 30 fr.

12, rue Gérentet, Saint-Etienne.

C/c. P. Bernard, Lyon 991.80

■

Numéro spécimen gratuit sur demande.

---

---